

# Dans les Ecoles Maternelles

## L'Initiation au français par l'Imprimerie

Les petits textes par lesquels nous apprenons à lire et à écrire sont aussi nos premières rédactions... rédactions orales, s'entend. Par eux nous faisons, sans nous en douter, notre initiation au français.

Nos tout-petits savent à peine prononcer tous les mots, beaucoup zéyèrent encore, et déjà ils ont tout à raconter ! Avec leurs petites phrases courtes, leurs mots mi-patois, joignant le geste à la parole, ce sont toujours de petits récits savoureux qu'ils nous font. Tous les événements de la vie quotidienne sont pour leurs jeunes yeux un émerveillement, depuis la naissance du petit chat, jusqu'au passage des bohémiens. Tout est prétexte à devenir un imprimé, et chaque jour les plus jeunes arrivent en disant : « Moi j'ai un devoir » ; « Je sais ce que je veux imprimer ».

L'enfant ne parle jamais pour ne rien dire ; il entre tout de suite dans le sujet ; il présente les faits d'une façon concise qui nous servirait parfois d'exemple ; il décrit d'un seul trait saillant et caractéristique. Dans son discours, rien d'inutile, mais que de vie ; des exclamations, des gestes pour remplacer une expression faisant défaut, des petites phrases débitées si vite qu'il en perd l'haleine ; et des trouvailles de poète, des personifications inattendues qui viennent tout naturellement, et que bien sûr, nous écrivons mot à mot afin de conserver au texte toute sa fraîcheur.

L'initiation au français ? Mais elle consiste tout simplement à prendre au sérieux ces petits récits, à en favoriser l'expression spontanée, à les accueillir avec intérêt et bienveillance, puis à les écrire tels quels en conservant le plus possible les mots de l'enfant. Nous n'avons presque rien à y

changer ; sans doute il nous faut ajouter une négation qui manque, remplacer un mot patois par le mot français. La plus grave correction consiste à grouper 2 ou 3 phrases en une seule, grâce à un adjectif ou un verbe placés à propos. L'enfant dit par exemple :

« J'ai un petit chat, il est joli, il est noir, il me mord jamais » ; nous imprimons : « Mon joli petit chat noir ne me mord jamais ». Mais nous conservons intactes des phrases comme celles-ci :

« Les chiens n'ont pas besoin d'eau pour se laver : Athos se roule dans la neige ».

« Maman avait mis les pommes de terre à l'écurie pour qu'il leur pousse des bourgeons neufs. Quand on est venu les prendre, on a trouvé une grande nichée de cloportes dessous le tas ».

Le vocabulaire enfantin est très pauvre et le plus souvent il nous faut apprendre un mot qui manque : Joseph parle de ce petit nid de chardonnerets qui est dans son jardin, « un petit nid, dit-il, tout petit, petit, pas plus gros que ça » et il montre sa main en creux. Il convient à ce moment de trouver le mot qui peint le geste et nous imprimons « un tout petit nid, pas plus gros que le creux de la main... »

Les enfants sont parfois victimes de leur imagination. C'est encore Joseph qui raconte : « Je suis allé tout seul à la montagne, oui tout seul ; j'ai monté, monté ; j'allais voir mon oncle, il était allé au bois. Je n'avais pas dit à ma maman. Elle me dit toujours qu'il y a des aigles à la montagne ; oui, c'est vrai, j'en ai vu un, il était gros ; il tournait, tournait, comme ça. J'avais peur, je voulais revenir, mais j'ai entendu crier mon oncle. Oui, il criait après son cheval. L'aigle s'est vite sauvé, vite, vite, il faisait comme ça avec ses ailes ! » Et les camarades de s'exclamer : « Ah pauvre Joseph ! Ah malheureux ! »

Je ne doute pas qu'il y ait dans ce récit une grande part d'exagération : Joseph est peut-être allé à 200 m. de sa maison ; poltron comme je le connais, je pense qu'il a pris pour un aigle un simple corbeau, à moins que ce ne soit une hirondelle !... Mais qu'importe que les faits soient déformés par la peur ? Je retiens ce texte parce qu'il intéresse tout le monde. J'écris :

*« Joseph s'en est allé tout seul à la montagne, tout seul tout le long du chemin de Rochebarron. Il allait voir son oncle qui charriait du bois. Ah ! malheureux ! Si l'aigle l'avait pris ! Ce gros aigle qui tournoyait au-dessus de sa tête !*

*Heureusement l'oncle a crié. L'aigle a pris la fuite à tire-d'ailes ».*

Nous avons appris le mot « tournoyer », l'expression « s'enfuir à tire-d'ailes », et je suis sûre qu'ils sont appris pour jamais.

Quelques camarades me diront peut-être :

— Mais alors, c'est vous, qui rédigez les textes ?

Avec les débutants, bien sûr, il ne s'agit pas d'autre chose que d'une collaboration. Les élèves ne savent pas encore écrire, ni lire, il faut bien que je l'écrive pour eux et leur aide à s'exprimer. Notre rôle n'est-il pas d'enrichir le vocabulaire enfantin ? Et comment apprendre des mots nouveaux plus à propos ? Ne sommes-nous pas là pour enseigner que « tournoyer », en la circonstance, est plus juste que « tourner » ; cela bien sûr nous ne le disons pas aux tout-petits, mais nous employons un mot qui réponde à une idée familière et il est sûrement compris. Mais notre rôle se borne là ; il se borne à parfaire la forme du texte, le fond étant entièrement donné par l'enfant lui-même. Je ne lui fais rien dire, je n'exprime que les émotions qu'il ressent. Tant que nous n'imprimons rien qui n'ait été pensé par lui, dit tout maladroitement par lui, nous ne pouvons pas dire qu'il y ait abus. Et d'ailleurs, c'est bien simple : si nous nous mêlons de vouloir ajouter quelque chose à ces récits naïfs et sincères, croyant faire œuvre plus péda-

gogique, tout de suite ce quelque chose détonne, il choque presque ; il lui manque ce cachet enfantin, fait de grâce naïve et de spontanéité, que nous adultes, ne pouvons pas donner.

Evidemment, il est de notre devoir de ne faire imprimer que des phrases parfaitement correctes et le plus élégantes possibles. Correctes, tout le monde sera d'accord là-dessus. Élégantes, peut-être nous ne le cherchons pas assez, et c'est un grand tort. Pensez que les phrases de notre livre de vie sont lues et relues, apprises par cœur et oubliées, puis réappries, car les élèves relisent volontiers leurs imprimés d'il y a deux ou trois ans. Pensez que ce sont leurs premières réceptions, pour ainsi dire (car ils récitent leur livre de vie avant de savoir le lire) et que les enfants en sont tout imprégnés. Si l'on pense à l'importance que les psychologues donnent aux premières impressions de toutes sortes, on comprend quel soin nous devons apporter à nos premières rédactions. Si l'on pense enfin que le français est un art, qu'un art ne s'apprend pas, mais se développe par intuition, nous voyons combien il est nécessaire de présenter à l'enfant des textes parfaits dans leur forme, tout en restant fidèles à sa pensée.

Correction et élégance, concision, propriété des termes, voilà autant de qualités que les enfants acquièrent tout naturellement, avec plaisir, grâce à notre technique merveilleuse de l'Imprimerie à l'École. Tout comme un enfant parle avec distinction s'il entend parler avec distinction chez lui nos enfants prennent, *d'instinct*, de bonnes habitudes.

Le choix de nos textes compte aussi pour quelque chose dans l'initiation au français. Les petits savent fort bien choisir entre plusieurs textes « le plus joli » c'est-à-dire le plus intéressant, celui qui rapporte un incident curieux, celui qui exprime une émotion intense... Il y a dans la vie de ces petits des déceptions attendrissantes qui dans leur naïveté nous émeuvent :

*« Ma petite sœur Marguerite m'a toute déchiré cette jolie boîte, que maman m'avait apportée de Briançon :*

*J'ai pleuré parce que je voulais y mettre quelque chose de joli dedans ».*

Et aussi des espoirs touchants :

*« Pour le dimanche, maman me fera une jolie robe bleue qui a des petites fleurs roses ».*

Les travaux de la famille, les bêtes de la maison, la vie à l'école nous donnent aussi de multiples sujets qui s'appellent et se complètent parfois les uns les autres. L'un des enfants parle de son chien, tous les autres ont quelque chose à dire de leur chien; pour contenter tout le monde nous imprimons une page d'histoires de chiens où chacun a son petit paragraphe :

*« L'oncle Adrien a fait tuer son chien parce qu'il tournait toujours.*

*Celui de Ginette, il faudra aussi le tuer parce qu'il est sourd; il pourrait se faire écraser aux autos ... »*

C'est bien dommage, mais il y a même des réflexions que nous ne pouvons imprimer, afin de ne pas jeter le discrédit sur une technique qui est parfois si mal comprise des parents. Ginette, 4 ans et demi, raconte : « Ma vache va faire le veau; oui, il est déjà dans son ventre; des fois je le vois bouger ». Et Alexis, 5 ans, d'ajouter : « Ma Marquise a aussi des petits chiens qui remuent dans son ventre. Je les vois bouger quand elle se couche près du poêle ».

Mais il y a aussi des circonstances imprévues que je mets à profit. Notre plancher a un trou dans lequel on laisse tomber toutes sortes de choses. Un jour Tintin attire notre attention sur ce trou : « Oh ! le gros trou ! » et voilà toute la classe penchée sur le trou qui avait jusque-là passé inaperçu.

— Qu'est-ce qui veut passer par le trou et aller voir un peu ce qui se passe là-bas dessous ? dis-je.

— Moi, je n'y vais pas, c'est trop noir.

— Il y a peut-être des loups, dit un poltron.

— Des rats, dit un autre.

— Oui, il doit y avoir des rats.

Et nous voilà sur le chemin d'un long travail sur ces rats, que nous faisons parler et agir comme des en-

fants. Depuis qu'on a attiré l'attention sur ce trou, il engloutit tout notre matériel et chaque jour c'est un nouvel incident que nous enregistrons :

*« Dans notre plancher, il y a un gros trou. Là-bas dessous, c'est tout noir.*

*Il y a peut-être de gros rats. Ils ont dû se faire un petit nid rond. C'est le papa-rat et la maman-souris qui l'ont bien arrangé. Les petits ratons s'y couchent dedans.*

*Ils se battent pour s'amuser. Et voilà qu'ils entendent pan ! pan ! pan ! sur le plancher. Leur maman leur dit :*

*— N'ayez pas peur ! ce sont les petits de l'école. Ils sont gentils.*

*Un jour, Madeleine a laissé tomber sa pomme dans le trou. Les ratons ont bondi. Ils voulaient la grignoter, mais la souris a dit :*

*— Ne la mangez pas, mes petits. Si vous êtes bien sages, je vous en ferai une bonne tourte. Le papa-rat a fait cuire la tourte aux pommes dans le four et les ratons se sont régalez.*

*Aujourd'hui, c'est le plumier de Dédé qui a passé dans le trou. Les petits rats, tout contents d'avoir des crayons de couleur, ont joué à l'école.*

*Pendant la nuit, les petits rats sortent par le trou :*

*— Allons voir si Tintin a laissé un peu de tartine dans son bureau.*

*— Jean a peut-être oublié des miettes de pain d'épices...*

*Le chat vient regarder par le trou. La maman souri l'a vu :*

*— Allez vite vous cacher, mes petits, ce gros chat méchant voudrait tous vous manger !*

Voilà un travail auquel nous revenons quand un petit accident nous y ramène et qui ne sera terminé que lorsqu'on aura bouché le trou. Entre temps, nous tirons d'autres devoirs d'actualité, car il sera difficile pour ne pas dire impossible de rester longtemps sur un même sujet avec des tout-petits.

Je ne crains pas de dramatiser un peu. Je crois très éducatifs ces développements auxquels chacun participe. Ce mélange de fiction et de réalité

ne choque point les enfants et leur plaît beaucoup ; il leur aide à comprendre les contes ; il leur montre comment on emploie le langage direct et les personnifications des animaux et des choses leur paraissent toutes naturelles. Sans doute, il y a là quelques suggestions de la part de la maîtresse, et à cause de cela, je n'abuse pas de ces rédactions, mais il y a bien plus encore de trouvailles inattendues de la part des élèves. Surtout, les enfants aiment bien les retrouver, plus tard. Une histoire un peu longue, dans laquelle on suit les personnages pendant plusieurs péripéties, leur plaît beaucoup. C'est de cette façon que nous avons écrit « La fleur d'argent », avec des petits de 7 et 8 ans, l'année dernière, en partant de presque rien et sans savoir si le conte allait tenir dans 2 pages ou dans 10. Je constate que les auteurs relisent toujours ce conte avec plaisir ; chacun y retrouve un détail de son crû, un dessin, et l'ensemble leur rappelle les efforts de tous.

C'est certainement une collaboration de ce genre qui nous a donné des petits chefs-d'œuvre tels que « Le petit chat qui ne veut pas mourir ».

Dès que l'enfant sait lire, il rédige lui-même. D'abord la rédaction est laborieuse : il tâche d'écrire quelques lignes, puis, fatigué, il vient me raconter la suite. J'écris sous sa dictée. Il relève alors sur son cahier son devoir qui aura, ou non, les honneurs de l'impression. Mes élèves font rarement les devoirs à la maison ; ils sont jeunes et 6 heures de classe sont suffisantes ; ils les font en classe quand il leur plaît et comme il leur plaît. On vient lire les devoirs en compétition au moment de les imprimer.

A mesure que la rédaction lui est moins pénible, l'enfant la fait entièrement lui-même. Et il a le même plaisir à écrire tout seul ce qu'il veut, qu'à lire. Je n'étonnerai pas les camarades familiarisés avec l'imprimerie, en leur disant que des petits de 7 à 8 ans, assez bien doués font des devoirs qui tiennent près d'une page (double-ligne, grosse écriture).

Joseph, 7 ans, toujours occupé de

ses bêtes, qui lit tout juste couramment me donne ceci (moitié écrit, moitié dicté) :

*« Je gardais les brebis à la Barre de Notre Dona, c'était mon jour. »*

*Fernand nous avait prêté son chien, Hindenburg, qui garde si bien. Il aboyait... quelque chose ! mais il ne mordait pas.*

*Un petit agneau avait la cuisse cassée ; je l'ai porté tout le long pour venir, peuchère !*

*J'ai grimpé sur un arbre et je cassais des branchettes pour les faire brouter aux brebis. Une fourmi courrait sur mon soulier ; pour la faire sauter, j'ai failli tomber.*

*Je me roulais dans l'herbe et le chien se roulait avec moi. Je me suis bien amusé. »*

Et Mimine, 7 ans, me dicte ceci, un jour en rentrant de promenade, d'un trait, absolument mot à mot :

*« Je voudrais être un petit ruisseau. Je coulerais doucement, je glouglouterais et je ferais un peu éclabousser de l'eau sur les herbes. »*

*Quand vient l'orage, je ne me mettrais pas en colère ; j'aimerais mieux couler gentiment et arroser les petites fleurs. »*

Que l'on nous permette de sourire vraiment, lorsque, selon les instructions officielles, on nous dit : la phrase au C.P., le paragraphe au C.E., et le développement complet au C. M. Foin de tout cela ! Nous n'avons jamais parlé de construire une phrase et nos enfants s'expriment avec une facilité surprenante. Ce n'est pas une phrase, c'est 10 phrases qu'ils construisent avec plaisir quand ils ont quelque chose à dire. Mais ce qui est essentiel, c'est que leur rédaction soit l'expression d'une idée, d'une émotion personnelles. Apprenons-leur à dire ce qu'ils pensent, à le dire le plus clairement, le plus joliment possible ; respectons leur personnalité et laissons tout simplement éclore leurs dispositions dans une atmosphère de confiance.

Méthode globale, méthode expérimentale, méthode intuitive, plaisir et profit, tout cela possible grâce à notre merveilleux outil.

J. LAGIER-BRUNO.